

s'étant débarrassé de son paletot, prit sa place au bureau et communiqua, « à titre privé », quelques « informations ».

Il fit savoir, à la fin, comme curieux incident, que l'Allemagne avait effectivement laissé Lénine traverser son territoire, en wagon plombé il est vrai, et que ce Lénine était attendu pour le 3 avril.

Ensuite, l'assemblée commença ses « travaux ».

Et à minuit, lorsque Pétrov sortit avec ses camarades de la petite salle enfumée et, se dirigeant par la rue Spasskaïa vers son logis, respira avec soulagement l'air frais, il sentit qu'on avait enfoncé dans sa tête trois gros pieux, trois questions insolubles...

Pouvait-on admettre que la Finlande se séparât de la Russie ? D'une part, le petit vieux avait eu raison de dire que nos aïeux ont versé leur sang pour agrandir le pays ; mais, d'autre part, de quel droit exercerions-nous une violence sur la volonté des Finnois ? Oui, mais comment oserait-on se prononcer pour cette séparation ? C'était comme de s'arracher un morceau du cœur ! Nous, qui n'avions pas créé ce pays, comment oserions-nous le mettre à l'encan ? Malheur de malheur ! Par trop de précipitation, on risquait de commettre Dieu sait quelle bêtise !...

Et la question agraire ! Pas si simple qu'elle en avait l'air ! D'abord, quelle indemnité donnerait-on aux propriétaires en leur prenant leurs domaines : leur payerait-on le prix normal ou bien leur ferait-on un prix de faveur, pour expropriation ? En second lieu, combien de terre leur laisserait-on autour de leurs enclos, considérés comme des foyers de culture ? Cinquante ou cinq cents déciatines ? Et combien donnerait-on à chaque ménage paysan ? La répartition des domaines se ferait-elle par têtes, ou par communes, ou bien par lotissements ? Malheur encore ! c'était là que commençait le vrai travail !

Et la question de la guerre ? Un problème formidable, un problème à vous rendre fou !...

Le ciel était pur et des étoiles y scintillaient d'une vive lumière. En les regardant, Pétrov avait bien envie de secouer et de faire tomber les pieux qu'on lui avait enfoncés dans le crâne, pour pouvoir, comme autrefois, contempler le monde sans aucune pensée... Mais il était trop tard.

XVI

Lénine se disposait seulement à partir pour Pétrograd que déjà son nom vivait dans la capitale. On parlait de lui de tous côtés : les hommes de parti le considéraient comme un leader d'un talent exceptionnel ; les adversaires de la révolution le dénonçaient comme un espion allemand. Les ennemis des bolchéviks s'efforçaient de déshonorer ce parti en le stigmatisant du nom de Lénine ; ils disaient, ils écrivaient que si l'Allemagne laissait passer Lénine par son territoire, même en wagon plombé, c'est qu'elle voyait en lui un homme qui pouvait nuire à la Russie ; peut-être même était-il un agent de l'Allemagne... Qui sait, les « Boches » lui avaient peut-être fourni des subsides pour qu'il apportât le désarroi complet en Russie... Et les bolchéviks l'attendaient avec impatience, se disposaient à lui faire une réception solennelle ! Que valait donc un pareil parti ?

Voronine, personnellement, ne connaissait pas Lénine ; aussi regrettait-il que le voyage du leader à travers l'Allemagne justifiait en apparence les insinuations ; en même temps, naissait en lui le vif désir de voir cet homme, d'apprendre de lui ses desseins et les moyens qu'il envisageait pour y parvenir.

Eugénie Pétrovna et plusieurs membres du parti désapprouvaient également le passage de Lénine à travers l'Allemagne. Voronine était d'accord avec eux. Il ne s'attendait pas à être lui-même des tous premiers, dans la gauche du parti, qui soutiendraient Lénine avec enthousiasme ; et cependant l'aile gauche allait être pour Lénine son plus ferme appui dès ses premières démarches en Russie. Ignorant encore que tel était son destin, et blâmant l'audace du leader. Voronine ne se rendit pas à la gare de Finlande où se préparait une

grandiose réception. Il ne vit pour la première fois Lénine que dans la citadelle des bolchéviks, au palais Kchéinskaïa¹, lorsque Lénine se montra au balcon et adressa à l'immense multitude des ouvriers et des soldats un ardent discours sur le développement et les perspectives de la révolution mondiale.

Lorsque, sur ce balcon, étincela le large crâne chauve de l'homme tant attendu, quand on discerna cette face puissante à courte barbe, ce torse trapu, en simple veston, qui se penchait en avant, tout fit silence. Voronine se faufila, se rapprocha et dévora du regard les traits de l'orateur déjà célèbre dans le parti comme chez ses adversaires.

Sous l'éclat concentré que dardaient les yeux de Lénine, de petits yeux profondément enfoncés dans les orbites, tout se tut ; mais aussitôt ce grand calme fut déchiré et du haut du balcon tonnèrent des paroles telles qu'on n'en avait jamais entendu. Voronine écoutait avec la plus grande attention, et l'enthousiasme le gagnait, l'envahissait à mesure que Lénine parlait. Dans tous les pays, affirmait l'orateur, la révolution sociale commençait à monter ; la révolution russe marquait le début d'une insurrection générale des travailleurs qui se préparait dans le monde entier, qui approchait de jour en jour !... Voronine se sentait soulevé, de vastes horizons se découvraient à lui.

Comment des hommes osaient-ils dire de Lénine que c'était un espion !... De lui, de cet apôtre enflammé, qui maintenant apparaissait transfiguré ! Ses yeux lançaient des étincelles. Quand il nommait la bourgeoisie, sa bouche s'ouvrait largement, la mâchoire inférieure se déjetait de côté, comme s'il voulait casser une noisette qui lui serait tombée entre les dents. Plus Voronine écoutait, plus il se sentait lié par un sentiment de parenté à cet homme nouveau. En effet, tout ce que Lénine disait de la tactique prochaine du prolétariat de Russie, de la nécessité de refuser tout appui au gouvernement provisoire, — c'était la conviction même de Voronine ; Lénine formulait sa plus intime pensée. Et ce n'était pas un orateur ordinaire, c'était déjà, on le sentait, le grand homme qui avait manqué au parti. Son énergie et son opiniâtreté paraissaient telles que rien n'y pourrait résister.

1. La danseuse Kchéinskaïa était la maîtresse « officielle » du tsar-pape Nicolas II. Son palais fut saisi par les bolchéviks dès le début de la révolution. (N. d. T.)

Cependant, quand il eut fini de parler et qu'il rentra dans le grand salon pour boire un verre de thé, Voronine remarqua, dans divers groupes, un certain mécontentement causé par la violence des conclusions de l'orateur.

Et alors, sans l'avoir prévu, Voronine avec d'autres membres de la gauche, se trouva soudain partisan véhément de Lénine et soutint les arguments que le leader avait lancés dès son premier discours en Russie.

On rappelait Lénine au balcon : les matelots de Cronstadt voulaient le saluer. Il répondit à l'ovation par un bref discours qui alla droit au cœur des marins, des hourras retentirent et, longtemps, le fracas des applaudissements se répécuta dans la foule.

Voronine ne pouvait détacher ses yeux de Lénine qui, rentré dans le salon, accueillait maintenant de vieux amis et militants du parti. Il écoutait leurs compliments avec un imperceptible sourire et son regard se jouait malicieusement.

Après avoir entendu les félicitations, il reprit la parole. Il attaqua ceux des dirigeants du parti qui avaient voulu soutenir, même sous réserves, le gouvernement provisoire, et il proclama ce mot d'ordre : « Nous refusons tout appui à un gouvernement de capitalistes ! Tout le pouvoir doit revenir aux soviets, il faut s'en emparer ! Nous ne voulons pas d'une révolution bourgeoise, nous voulons la révolution socialiste ! »

Il dénonça la fausseté de la politique du gouvernement provisoire, signala le désaccord criant qu'il y avait entre les promesses de ce gouvernement et ses œuvres ; il exhorta les camarades à dévoiler inlassablement, implacablement, l'action contre-révolutionnaire et antidémocratique du pouvoir existant.

Il parla près d'une heure. Son auditoire s'était figé dans l'attention ; tout ce qu'il disait était une véritable révélation.

Voronine était transporté : il sentait, il comprenait que désormais la tactique du parti serait précisément celle qu'il avait réclamée vainement jusque-là, avec ses camarades de la gauche.

En conclusion, Lénine posait une simple question : « Que faire ? » Et il répondait : Renonçons aux demi-mesures, à une demi-reconnaissance du gouvernement ; nous ne le soutiendrons ni tout à fait, ni à moitié ! Nous devons mener contre lui une lutte sans merci, nous ne devons pas le reconnaître !

Certains avaient peut-être cessé de croire au triomphe

du pouvoir soviétique, ou ne l'apercevaient que dans la brume d'un avenir éloigné; tous maintenant voyaient avec Lénine que cette victoire était réalisable tout prochainement, qu'il y avait là une première conquête à faire, et de toute nécessité, pour la révolution.

Voronine était servi à souhait.

— Ça, c'est un chef! dit-il à son voisin, dans le vacarme de l'ovation.

A l'enthousiasme de ses camarades il discernait qu'eux aussi étaient maintenant munis pour la lutte et qu'ils allaient s'enfoncer dans les masses populaires d'un nouvel élan, avec une force redoublée.

Dans le petit cercle du colonel Périélov, on sut, en secret, que le ministre des affaires étrangères, le professeur Milioukov (ancien monarchiste qui s'était paré de la couleur républicaine) avait obtenu du cabinet le renouvellement des engagements pris par le tsar à l'égard des alliés. Périélov, qui n'avait plus d'inquiétude pour ses capitaux et sa propriété, triomphait un soir, en compagnie du fabricant son ami :

— Un vrai politicien, celui-là !

— Un fin politicien, reprenait le fabricant.

Et il exposa les plans que le gouvernement provisoire aurait dû suivre, d'après lui, pour enterrer la révolution.

— Il faut arriver maintenant à une reprise des opérations sur le front, et le pays sera sauvé...

Tous les invités étaient d'accord là-dessus; on but beaucoup et on mangea bien ce soir-là; chacun avait son plan et l'on ne tarissait pas en projets.

En 1917, le Premier Mai fut fêté en Russie pour la première fois, d'après le calendrier occidental, c'est-à-dire, pour le calendrier russe (vieux style) le 18 avril. Ce jour-là même, les masses populaires apprirent officiellement que Milioukov avait envoyé aux alliés une note déclarant que le gouvernement russe consentait à continuer la guerre. Un mouvement formidable d'indignation se déclencha.

Voronine en profita pour attiser la colère des soldats :

— Vous verrez, disait-il, que sans en avoir l'air, en

douce, Milioukov donnera le trône à Michel, si on le laisse faire !

— S'il faut mourir, nous mourrons pour la liberté plutôt que d'aller, comme du bétail, aux abattoirs de la bourgeoisie ! criaient les soldats.

Le mécontentement alluma les travailleurs de Piter, comme la moindre étincelle jette l'incendie dans une forêt desséchée; du haut en bas, ce fut un coup de foudre.

Dans les meetings, les ouvriers criaient :

— A bas Milioukov !

— A bas les ministres bourgeois !

— Vive le pouvoir des soviets !

— Nous ne leur permettrons pas de se fiche de nous !

— Allons arrêter les ministres !

Le 20 avril, le peuple descendit dans la rue, tout Pétrograd retentit de manifestations et de protestations.

Au Palais de Tauride, pour la première fois depuis les journées de mars, les gens ne parlaient plus la même langue. Dans l'immense salle Catherine, sous les blanches colonnes, comme aux premiers jours de l'insurrection, l'agitation fut grande: des députés allaient et venaient, et l'on voyait arriver des représentants des fabriques et des usines, des estafettes, des curieux.

La fumée de la « makhorka »¹ monta, enveloppant de ses volutes bleues les lustres. On entendit de nouveau des crosses de fusils s'abattre sur les parquets, on entendit cliquer les culasses que l'on armait. Dans la salle des séances, dans l'amphithéâtre, dans les bureaux, partout, c'était un vaste brouhaha : on s'échauffait, on démontrait, on rapportait, on répliquait... Chacun, en exprimant son opinion, tenait à faire savoir que si on ne l'écoutait pas, l'histoire condamnerait les opposants; chacun, en effet, prétendait y voir clairement, chacun prétendait comprendre parfaitement ce qu'il fallait faire. Et plus d'un s'alarmait, non pas à vrai dire du jugement de l'histoire, mais tout simplement de ce qui se passait dans la rue; on ne savait pas ce que les événements allaient apporter; plus d'un se sentait terrorisé; et l'on cherchait les moyens de sortir de la situation.

Pétrov rôdait dans la grande salle et prêtait l'oreille

1. *Makhorka*, tabac de qualité inférieure, celui que fument les ouvriers et les paysans. (N. d. T.)

aux conversations pour rapporter ensuite, à l'assemblée de son parti, ce qu'il aurait vu et entendu. Au fond de la salle, il crut reconnaître de loin une capote de soldat, un homme qui s'avavançait vivement. Il ne se trompait pas, c'était Voronine. Il courut à lui.

— Eh bien, que se passe-t-il ? demanda Pétrov.

Voronine, enfoncé dans ses réflexions, leva à peine la tête.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

On eût dit, en effet, que Voronine ne se rappelait plus Pétrov : ses yeux bleus regardaient dans le vague, à travers son interlocuteur.

— Ah ! c'est vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Pétrov se sentit blessé, mais il avait aussi honte de lui-même. « Il me demande ce que je fais... Lui, qui n'a pas d'instruction, il a quelque chose à faire ici, il est indispensable, et probablement utile. Tandis que moi... Je ne suis qu'un curieux... »

— Oui, je voudrais savoir ce qui se passe.

— Ah !... Eh bien, au revoir... Je n'ai pas le temps, vous savez, répondit Voronine en lui tendant la main. Je vais m'occuper de faire déchirer cette note de Milioukov...

De la salle des séances retentissait un vacarme de voix, qui fut suivi d'un fracas d'applaudissements.

Pétrov, se sentant inutile, fut pris de l'horreur de son isolement. Il ne se remonta qu'en se souvenant de Claudine : elle lui parut plus chère et plus proche, il eut un élan vers elle, non pas seulement vers la femme, mais vers l'amie.

Bientôt, il apprit que le comité exécutif du soviet des députés avait exigé du gouvernement provisoire des explications publiques sur la note du ministre des affaires étrangères. Le lendemain, 21 avril, la déclaration du gouvernement fut publiée ; elle réduisait à néant la note de Milioukov. Pétrov, après l'angoisse de son isolement, comprit encore que Voronine valait quelque chose, qu'il n'avait pas prononcé une phrase creuse en disant : « Je vais faire déchirer cette note... » Il comprit que la révolution n'est pas une force aveugle et irresponsable qui entraîne les gens on ne sait vers où, mais qu'elle est créée par des masses actives et dirigée par ceux qui démêlent le désir des masses, par ceux qui savent le chemin des réalisations.

Après les événements d'avril, la vie, à Piter, reprit en apparence son cours habituel ; mais ce n'était qu'en apparence. Dans le fond des masses populaires, les antagonismes de classe s'affirmaient plus rigoureusement, les éléments se dissociaient avec plus de netteté. Le gouvernement avait un jour fait tirer sur des manifestants et il y avait eu des morts et des blessés ; le général Kornilov avait donné l'ordre d'envoyer deux brigades d'artillerie pour disperser la foule. L'école d'artillerie Mikhaïlovskoïé avait d'ailleurs refusé d'obéir à cet ordre.

On commençait à savoir, dans chaque clan, de quel côté étaient les amis, et de quel côté les ennemis.

A l'usine Lessner, Kouznetsov était secrétaire du comité ouvrier. Il fit un rapport sur les événements à l'assemblée générale et il dit entre autres choses :

« Nous avons eu là un éclair révolutionnaire qui a projeté sa lueur sur les antagonismes de classe. »

Ces événements ne contribuèrent pas seulement à souligner l'opposition des groupes sociaux ; le 2 mai, Milioukov donnait sa démission, Goutchkov faisait de même, et ce fut une crise gouvernementale.

Ensuite, le comité exécutif des soviets tout en refusant de prendre le pouvoir, promit aux ouvriers de surveiller de plus près l'activité du cabinet provisoire.

En agissant ainsi, le comité exécutif se mettait dans une situation difficile devant les travailleurs révolutionnaires : les ouvriers estimaient que si l'on exprimait de la défiance à l'égard des représentants de la bourgeoisie placés au pouvoir, il n'y avait aucune raison de former un ministère de coalition.

Mais comme on n'avait pas tenu compte de l'opinion ouvrière, le mécontentement grandit encore, et l'autorité du gouvernement allait faiblissant.

Un jour de fête, plusieurs travailleurs se réunirent chez les Kouznetsov. Voronine raconta ce qui se faisait au Palais de Tauride ; il montra dans quelle impasse les ouvriers et les soldats étaient entraînés par les représentants de la bourgeoisie qui se coalisaient avec Kérensky et ses affidés.

— Mettons, camarades, mettons qu'ils soient vainqueurs, s'écria Voronine ; leur victoire n'est que temporaire, c'est une bien pauvre victoire ! Le gouvernement n'a pas

seulement perdu notre confiance: il n'a plus de force. Kérensky peut essayer tant qu'il voudra de remédier à la situation. Il y perdra son temps: son gouvernement ne se relèvera jamais.

Au dehors, dans la petite cour, les enfants de Kouznetsov se balançaient joyeusement sous les pins, et ils riaient, surveillés par Matrona, la bonne vieille souriante. Celle-ci songeait à son prochain départ pour le village. Voronine jeta un coup d'œil sur les enfants et sur sa mère: il se tut. Il se rappela soudain que Nioucha devait venir, ce jour-là, pour fixer définitivement le jour du départ.

— En somme, nous avons maintenant deux pouvoirs distincts, remarqua Kouznetsov. Mais tous deux sont des pouvoirs de marionnettes. Pensez-vous qu'ils soient capables de mener un peuple révolutionnaire ?

— En effet ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Mais, camarades, il ne suffit pas d'avoir la force pour nous, ouvriers et paysans, il ne faut pas s'endormir là-dessus, dit Eugénie Pétrovna. Il faut veiller, suivre de près les événements, il faut observer l'habitant, le public petit-bourgeois qui, hier encore, était esclave. N'oublions pas qu'il a vécu sous la trique pendant trois cents ans; lentement, en somnolant, il vaquait à ses affaires, il s'était accoutumé à un pouvoir autocratique qui le tyrannisait. ...Et l'on peut craindre qu'à présent, devant cette dualité de pouvoir, il ne se laisse aller au spleen, qu'il n'en vienne à regretter le règne du gendarme. Quand je vais au marché, j'ai entendu dire plus d'une fois : « A quoi nous sert-elle, cette milice bien astiquée, si elle a peur des bandits ? Le sergot valait bien mieux ! On prenait le large devant lui. Ça, c'était le pouvoir, la vraie force ! Tandis qu'à présent !... »

— Dame, c'est tout de même assez vrai, remarqua un ouvrier maigriot. Les filous, les voyous ne se gênent plus pour entrer dans les logements, même de jour. Tout dernièrement, ils ont essayé de pénétrer chez nos voisins: ils ont tout bonnement enfoncé la porte. Tout n'est pas rose en ce moment.

Voronine regardait encore à la fenêtre et ne paraissait pas entendre ce qui se disait dans la chambre. Une femme ouvrit la porte de la cour; il jeta un vif coup d'œil de ce côté; mais ce n'était pas Nioucha; c'était l'étudiante juive, aux cheveux courts, qu'il connaissait bien. Elle entra juste au moment où Eugénie Pétrovna répliquait :

— Qu'on ait enfoncé la porte de vos voisins, c'est ennuyeux, mais ce n'est pas une si grosse affaire; ce qui serait plus grave, c'est si l'on sortait les soviets du Palais de Tauride. Et pour que cela n'arrive pas, il faut écarter la bourgeoisie du pouvoir, il faut que le pouvoir soit unique, et que ce soit un pouvoir révolutionnaire !

— C'est juste ! cria l'étudiante. Et si nous n'en arrivons pas là, le gouvernement provisoire, avec l'aide des généraux, établira la dictature de la bourgeoisie; après quoi, Dieu aidant, comme ils disent, ils mettront Michel sur le trône.

Tous parlèrent ensemble. Quelqu'un criait: c'est impossible, impossible ! Quelqu'un démontrait que les soviets devaient peser au gouvernement qui les détestait.

L'étudiante frappa sur l'épaule de Voronine.

— Mais toi, tu ne dis rien ? Tu n'as rien à dire ? Pourtant, tu dois y voir clair, là-bas...

— A quoi bon parler toujours ? Tout a été dit et redit. Il faut jeter dehors les valets de la bourgeoisie ! Et le plus tôt sera le mieux ! Sans quoi, on finirait par... Tenez, la tentative qu'ils ont faite de chasser notre comité central du palais de Kchénskaïa et les anarchistes de la villa Dournovo, n'est-ce pas assez clair ? Ne voyez-vous pas que pour les larbins du capital, la propriété privée est infiniment plus « sacrée » et plus chère que notre parti, plus chère que le socialisme !

— Je vois ce qu'il faut faire, reprit l'ouvrier maigriot: demain, on arrêtera le travail et on marchera tous ensemble, de toutes les usines, on ira au congrès des soviets, et ça ne traînera pas; c'est une chance que le congrès soit réuni en ce moment.

— Le congrès dispersera en cinq sec la Douma et le Conseil d'Etat¹. Qu'il crève donc, leur Conseil !

— Pour faire tant, on devrait aussi démolir du même coup le gouvernement provisoire !

— Chez nous, on se prépare à manifester, demain, dit l'étudiante.

— Ça colle. Nous aussi, demain.

— Et nous donc !

— Quant à nous, voilà un bout de temps que nous y

1. Le Conseil d'Etat, sous l'ancien régime, jouait un rôle analogue à celui de notre Sénat. La Douma était la Chambre des Députés. (N. d. T.)

pensons, dit Kouznetsov: l'usine Lessner soutiendra sa réputation. Seulement il faut prévenir les copains.

— Dans ce cas, pas la peine de traîner ici plus longtemps, dit l'ouvrier maigriot, en se coiffant de sa casquette côtelée. Faut aller remuer les camarades, les secouer, pour que... demain... comme un seul homme... quoi...

A ce moment arrivait Nioucha avec ses petits; elle s'approcha de Matriona, la salua et ses enfants faisaient connaissance avec ceux de Kouznetsov.

Dès qu'il l'aperçut, Voronine descendit vivement dans la cour.

L'ami du colonel Périélov, le fabricant à barbiche, vint à la Direction principale de l'Artillerie, demander un sursis pour la livraison des projectiles qu'il devait fournir par contrat.

Après un entretien avec le chef de la Direction, il demanda à voir Périélov au salon.

Tout, dans cet endroit, se passait alors comme avant la révolution: l'officier de service et son adjoint, en tenue, avec les buffleteries et le revolver d'ordonnance, recevaient les visiteurs, leur donnaient des explications, ne laissant passer personne sans une autorisation préalable des chefs.

Périélov et le fabricant se serrèrent la main et s'assirent dans un coin du salon, près de l'endroit où le Japonais avait eu le crâne fracassé contre le mur, le jour où le régiment volhynien s'était soulevé. Les traces de cervelle et de sang avaient disparu, grâce à un soigneux lavage et le carreau dépoli de la fenêtre avait été remplacé par une simple vitre. La lumière vive de ce mois de juin, pénétrant par ce carreau, éclairait cependant, sous le plafond cintré, quelques petites taches de sang décoloré que l'on n'avait pas remarquées sur le gris sombre de la peinture.

Le fabricant se plaignit :

— Ah! si vous saviez, Pavel Vassiliévitch, si vous saviez ce qui se passe chez nous! Des troubles à n'en plus finir! On n'a plus le courage de travailler! Je ne peux plus rien garantir, non seulement pour mes livraisons, mais même pour la vie du lendemain: des événements terribles se préparent, des événements sanglants...

— Mais le congrès des soviets n'a-t-il pas interdit les manifestations pour trois jours?

— Oui, mais cette décision aura-t-elle de l'effet? Si le soviét, et même le congrès, avaient une force réelle, pensez-vous qu'ils annonceraient pour le 18 je ne sais quelle manifestation pacifique? Ce n'est qu'un expédient, une manigance...

— Alors, que faire donc?

— Il faut exiger le renversement du gouvernement provisoire et remplacer le prince Lvov par Koltchak.

— Croyez-vous que ce soit possible?

— C'est indispensable. Vous ne savez pas ce que les bolchéviks font des ouvriers? Ils ont lancé voici quels mots d'ordre : « Vive le contrôle ouvrier sur la production et la répartition des produits! A bas la politique d'offensive! Du pain, la paix et la liberté! » Et ainsi de suite. Bien entendu, tous les ouvriers marchent avec eux. Mais les bolchéviks vont encore plus loin; ils disent: Tout le pouvoir aux soviets!

— Oui, maintenant, essayez donc de mettre Koltchak à la place de Lvov! reprit le colonel.

Il resta songeur, soupira et dit encore :

— Ce sont des temps difficiles. Mais enfin le soviét combat les bolchéviks, et cela à son importance. J'ai été fort heureux de voir que le congrès accusait les bolchéviks d'avoir « comploté pour renverser le gouvernement et s'emparer du pouvoir » : cela peut nous rendre service en inquiétant les foules. Je n'imagine pas, cependant, comment le gouvernement pourra continuer la guerre et empêcher les Ukrainiens de rompre avec la Russie...

— Tout cela est encore loin... Mais moi, dans ma fabrique, qu'est-ce que je dois faire?

— Tout s'arrangerait si nous prenions l'offensive sur le front! Si nous pouvons tenir jusqu'à la victoire, les Alliés nous aideront.

— Mais qu'advient-il de l'Assemblée constituante? Qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense, moi? A quoi nous servirait-elle, la Constituante? Surtout à une époque de pareil désarroi! Qu'est-ce qu'elle vaudrait, cette Constituante? Croyez-vous qu'elle ne serait pas capable de violer les droits de la propriété? Ne savez-vous pas que les moujiks commencent à saccager les domaines et à réclamer les terres pour eux?

— Oui, c'est épouvantable, épouvantable ! Mais notre situation à nous, propriétaires d'usines est la pire de toutes !

— Voilà, si Kérensky réussit à faire entendre raison aux soldats, s'il les fait marcher sur le front, s'il rétablit le moindre semblant de discipline, nous sommes sauvés...

— On verra, mais, pour l'instant, donnez-moi donc un conseil : vous savez que je suis en retard dans mes livraisons ; comment pourrais-je faire pour éviter de payer le dédit ?

— Force majeure, dit Périélov ; c'est un cas de force majeure, assez ordinaire par les temps qui courent, et on en tient compte.

D'autres visiteurs, pommadés, vêtus avec chic, demandaient à parler au chef de la Direction.

Périélov indiquait au fabricant la marche à suivre pour faire lever la pénalisation qu'il avait encourue.

Tandis que les masses des ouvriers et des soldats manifestaient à Piter sous les menaçants mots d'ordre du bolchévisme et qu'ils allaient au Champ de Mars saluer les tombes révolutionnaires, dont la terre ne s'était pas encore tassée, le 18 juin, un télégramme de Kérensky annonça « le magnifique triomphe de la révolution russe » : l'armée avait pris l'offensive.

Le colonel Périélov en fut ragaillard. Dans ses yeux pointus comme des alènes, une petite flamme se jouait ; il allait et venait d'une allure guillerette, par les couloirs et les bureaux de la Direction. Dans la bibliothèque, il aperçut Koliénov et un groupe d'officiers qui commentaient avec ardeur les événements.

— On a beau dire, Kérensky a du cran ! s'écriait un capitaine.

— N'oubliez pas, repartit Périélov, que c'est un civil ! Est-il admissible que la guerre soit conduite par des civils, qu'un pékin soit à la tête de l'armée ? Voyons, ce n'est pas sérieux !

— Je ne prétends pas qu'il ait des talents comme militaire...

— Oui, bien sûr, dans les premiers temps, ce Kérensky est nécessaire...utile même, je n'en disconviens pas.

— Savez-vous ce que devraient faire immédiatement les vrais Russes, ceux qui sont fidèles à l'idée nationale ?

— Et quoi donc ?

— Il faudrait qu'ici, à Piter, et partout, dans toute la Russie, on organise des manifestations, non plus avec la chiffe rouge des bolchéviks, mais avec de vrais drapeaux tricolores !

— Excellente idée ! C'est merveilleux !

— Aujourd'hui même, s'écria Koliénov, je me charge d'organiser un cortège...

— Et alors, si le gouvernement provisoire possède une parcelle d'esprit, il n'aura qu'à profiter de l'élan populaire pour chasser les bolchéviks du palais de Kchénskaïa, les anarchistes de la villa Dournovo, et pour les envoyer à tous les diables !

— Certes, il faut mettre un terme aux agissements de cette voyouterie !

— Je pense que nous avons assez parlé ; il faut agir...

— C'est très juste, M. le colonel.

Un commis entra, apportant des journaux. Tous les officiers se turent.

Pendant ce temps, dans la salle des expéditionnaires, Skorodoumov avait pris la parole :

— Eh bien, quoi les copains, on n'a pas l'air gai ? On n'est pas contents ? Aujourd'hui, moi, j'ai vu un vieux bonhomme qui pleurait de joie après avoir lu le télégramme de Kérensky...

— On aurait dû l'envoyer au front, ton vieux bonhomme, dit Gavrioukhine ; ça l'aurait peut-être fait pleurer plus fort...

— Oui, nom de nom, c'est un cafouillis à ne plus rien y comprendre...

— Nos officiers ont tous très bien compris, ne vous en faites pas, grogna Gavrioukhine : il n'y a qu'à les voir marcher ; ils ont tous l'air d'avoir bu leur demi-bouteille... Mais comment le congrès des soviets peut-il approuver la guerre ? reprit-il avec dépit. Au lieu de réclamer la paix, il...

— Une bande d'idiots, le congrès : c'est pour ça qu'ils approuvent...

Les commis se sentaient incapables de travailler ; ils se traînaient paresseusement et s'enfonçaient dans leurs réflexions.

Un de leurs camarades, de la division voisine, vint communiquer une nouvelle :

— La grève se déclenche, paraît-il, de tous côtés : dans

le quartier de Viborg, toutes les fabriques et les usines sont abandonnées ; les ouvriers vont en foule au congrès, pour réclamer la paix.

— Les soldats, maintenant, comment se trouvent-ils de tout ça ?

— Ils marcheront tous pour les bolchéviks.

— Nature ! Ça vaut mieux de mourir ici, en combattant contre la guerre, que d'aller là-bas.

— Oh ! la, la, on va en voir des choses ! Si vous croyez que les soldats partiront pour le front ! Essayez donc un peu de les décider !

— Les bolchéviks avaient pourtant raison quand ils disaient que la bourgeoisie nous jouerait de vilains tours, remarqua Gavrioukhine. A quoi bon se laisser tracasser par elle ? Si les ouvriers et les soldats gouvernaient, la guerre serait vivement finie... On n'en entendrait plus parler...

— Tout le monde maintenant marchera avec les bolchéviks !

Périélov entra ; il avait l'air gai et bonhomme. Mais la conversation cessa aussitôt ; on laissa le colonel fouiller à loisir dans le dossier qu'il avait donné à taper.

Dans la cour, des hommes s'affairaient, portant des caisses de cartouches : la fabrique marchait à plein rendement. Le volant ronflait et la trépidation des machines secouait la salle des commis.

..

Claudine était restée longtemps assise sur le divan, les mains jointes sur ses genoux. Voyons, qu'avait-elle à regretter ? Pourquoi ne se réjouirait-elle pas ? Qu'est-ce qui s'opposait à son nouveau bonheur ? « Un nouveau bonheur » ? Elle avait donc connu un bonheur d'autrefois ? Sans doute. Sinon, elle n'aurait pas épousé Koliénov !

Elle se rappelait les soirées du club des officiers, à Riazan, le bal, sa maladie et les soins de Koliénov... N'était-ce pas un bonheur ? Mais ensuite... Ah ! ensuite... le dicton français lui revenait en mémoire : tout passe, tout casse, tout lasse ! Ne disait-il pas alors, ce bel homme aux moustaches noires, qui ne la quittait pas : « Je me suis longtemps demandé ce qu'il pouvait y avoir de mieux sur la terre que la beauté féminine ; et je n'ai rien trouvé de mieux ; et toi, toi, chère

Claudine, tu es la plus belle et la meilleure de toutes les femmes !... » Par lui, semblait-il, elle avait connu le grand amour, éternel et inégalable. A cause de cela, elle ne pouvait s'empêcher de bénir Koliénov dans le fond de son cœur. Mais comme ensuite il avait changé ! Et pourtant, n'avait-elle pas patienté, ne s'était-elle pas conduite comme il fallait, à son égard ? Toujours la même ! Et tout cela était perdu, perdu sans retour !... « Mais j'en aime un autre, et il m'aime... Pourquoi donc suis-je si triste ? » Et, au fin fond d'elle-même, une voix mauvaise ricanait : « Sais-tu ce qui t'attends avec cet autre ? Tu l'aimes et il t'aime... Mais ton mari ne t'aimait-il pas et ne l'as-tu pas aimé ? Et c'est à lui le premier que tu as tout donné, ta vie de jeune fille, la floraison de tes belles années, tandis que tu vas vers cet autre en femme, avec un enfant... Tu ne peux l'épouser... »

Sur un guéridon, près du pof, dans un vase de porcelaine, se fanait un œillet, Claudine regarda la fleur ratatinée, décolorée, violacée et se rappela que, tout récemment encore, elle était du rouge le plus vif... Cela lui fit mal, elle eut pitié de la fleur et pitié d'elle-même. Elle cacha son visage dans ses mains et pleura doucement, s'enfonçant dans le coussin. Ses larmes, à travers ses doigts, tombaient goutte à goutte sur les roses qu'elle avait brodées, jadis, en des jours si lointains, aux premiers temps de son mariage...

Il se faisait tard, et elle ne bougeait pas du divan. Il était clair qu'elle ne pouvait rester avec Koliénov ; elle aimait Pétrov : tel était son sort ! Du vivant de son mari, elle allait vivre avec un autre. On dirait d'elle qu'elle était une « maîtresse », une dévergondée, mais pouvait-elle penser qu'il en serait ainsi ? Elle se donnait pour toujours et elle ne voulait plus qu'un seul amour... Cependant son fils la comprendrait-il quand il serait grand ? Lui pardonnerait-il ? Ah ! Dieu de Dieu ! Mais non, cela n'était pas de la débauche...

Exténuée sous le poids de ses pensées, elle s'endormit sur le divan sans s'être déshabillée.

Quand elle se réveilla, l'électricité brûlait encore, mais les rayons du soleil pénétraient déjà dans le salon.

Elle se leva rapidement, éteignit la lampe, mais ne savait que faire : allait-elle se coucher encore ou se disposer à partir ? Le calme régnait dans l'appartement. Elle jeta un coup d'œil dans la salle à manger et, de là, vers la porte du